

Femme de

Guide : personne qui accompagne pour montrer le chemin.

Il est parti très tôt ce matin. Faire la grande Casse. Un groupe de trois anglais, je crois. Un père et ses fils. Je ne m'en étais jamais aperçu avant mais, quel nom de mauvaise augure pour un sommet. Bien sûr, je ne compte plus le nombre de fois où il l'a faite. Et jamais eu de casse. Parfois, il a renoncé ; mauvaises conditions de neige. Mauvaises conditions du groupe. Il faut avoir ce flair. Pour éviter la casse.

Mercredi matin. Une machine tourne. Les filles sont toujours en pyjama. Je vais encore crier car il y a club dans moins d'une heure et cet après-midi, escalade. La télé hypnotise. On est mercredi. Dessins animés autorisés. Tartines de nutella sur le canapé. Miettes et moustaches. Encore cinq minutes maman.

Quand il m'emmenait en montagne, je me sentais résonnante et vibrante. Je suivais ses traces et si je me laissais distancer, ce n'était jamais plus de quelques mètres avant qu'il ralentisse son pas pour me laisser recoller. Mes spatules frôlant ses skis, dans un silence blanc de cathédrale gothique. Des dômes et des pics. Des échancrures. Le souffle comme une prière , une gratitude.

En général, je ne commence à m'inquiéter qu'au milieu de l'après-midi si aucun SMS ou photo du sommet n'a fait vibrer mon portable. Les seules fois où c'est arrivé, il était arrivé « quelque chose » à un client. Fracture après chute dans une crevasse. Malaise cardiaque. Entorse après chute à ski. Jamais de mort. Ce qui en fait un homme respecté dans la profession. En ce qui me concerne, je me sens comme une femme de marin. Toujours dans l'attente.

Ici, en montagne, c'est la saison de l'entre-deux. Finis les grands froids de l'hiver et les couches de neige épaisses sur les toits et dans les ruelles. Pas encore d'herbe verte, de bourgeons ou de petites fleurs comme plus bas dans la vallée. La neige laisse place à une boue gelée qui se transforme en gadoue dans la chaleur de l'après-midi. Il faut porter les skis parfois durant des centaines de mètres avant de chausser, déchausser et rechausser plusieurs fois, pour goûter enfin

au fameux « ski de printemps » tant recherché. Ça fait bien longtemps que je n'ai plus skié de « moquette » ou de « poudre ». ça fait bien longtemps que ma vie est entre parenthèses. Je maintiens ma condition physique en montant à peaux de phoques sur la piste pendant le cours des filles.

Nous nourrissions de beaux projets. Quand il revenait de courses où il avait exaucé le rêve d'une cordée familiale, nous formulions le vœu de connaître à notre tour la grâce de ce moment de communion, de ce point culminant dans l'échelle des sensations. Les premières voies de montagne en tant que parents ne se passèrent pas exactement comme prévu. La responsabilité parentale planait comme un gros essaim noir qui assaillait mon esprit de toutes sortes de scénarios catastrophes - aboutissant invariablement à l'orphelinage de mes filles – rendant mes gestes contrariés comme si j'avais un revolver sur la tempe. La lecture du rocher n'était plus aussi instinctive, je manquais de confiance dans l'adhérence de mes chaussons sur la dalle et je n'arrivais plus à enchaîner les mouvements sur des passages délicats.

Je regarde les filles évoluer sur la falaise ensoleillée comme des singes araignées. Bientôt, elles grimperont en tête et gonfleront mon orgueil maternel. En guise de reportage, je filme quelques minutes l'une d'elles au passage d'un beau surplomb, puis l'autre, dans une fissure où elle exécute un magnifique pas de dülfer. Je le montrerai ce soir au papa, qui, fatigué, fera l'effort de visionner jusqu'au bout. J'aide le moniteur à ravalier les cordes. Il me dit qu'il a vu l'hélico tourner en fond de vallée. Je jetterai un coup d'œil à mon portable tout à l'heure. J'imagine furtivement le client-père diriger son Détecteur de Victime d'Avalanche dans la direction du bip, au dessus d'une coulée qui recouvre le corps de ses fils. Je chasse cette pensée funeste mais elle s'insinue comme un lézard dans une faille. En rentrant, il y a un petit attroupement devant notre chalet.

Au village, je suis la femme de.

La maison, c'est lui qui l'a construite. Je le revois, pendu par une corde à son baudrier, installant les poutres, vernissant les planches festonnées des balcons, puis, sur le toit, superposant les

lauzes. Sculptant des rosaces sur les meubles en pin avec son opinel.

Sur l'écran de mon téléphone, je découvre plusieurs appels en absence. Des numéros inconnus.

Un appel de Thierry, un ami du PGHM. J'éteins. Demain, je retournerai au travail, les filles à l'école. Ce soir, il y aura le bain, le repas à préparer. Passer faire deux courses pour agrémenter le menu. Du fromage râpé et un reste de plat deviendra un délicieux gratin. Quelques fraises gariguettes, les premières de la saison. Une botte d'asperges vertes. Les filles feront la vinaigrette.

Je ne rentre pas tout de suite à la maison. Je prends la nationale, direction opposée. Je roule fenêtre ouverte et radio à fond. Je remonte le fleuve du temps, à l'embouchure des montagnes.

Les filles me demandent où l'on va. On va être heureux. Je chante à tue-tête.

Je fuis le malheur. Je l'ai trop attendu.